

compagnie Le Bruit des Gens présente

À PLEIN GAZ !

DE SERGE VALLETTI

MIS EN SCÈNE ET JOUÉ PAR
OLIVIER JEANNELLE

AVEC LA COMPLICITÉ ARTISTIQUE DE CAMILLE PETIT

© Brice Devos



PARTENAIRES : VILLE DE TOULOUSE - CONSEIL DÉPARTEMENTAL HAUTE-GARONNE - THÉÂTRE DU PONT NEUF - LYCÉE FRANÇAIS DE BARCELONE - LA BRIQUE ROUGE (BAZACLE) - FESTIVAL DE CAVES - VALLON DE CULTURE (AVEYRON) - LE THÉÂTRE D'AYMARE (LOT) - DU GRENIER À LA SCÈNE - ESPACE JOB

À PLEIN GAZ

de Serge Valletti

Mise en scène, Jeu : Olivier Jeannelle
Complicité artistique : Camille Petit

Régie Générale – création technique : Aurel Garcia
Costumes : Alice Thomas

Production : Guillaume Tanis

La Compagnie Le Bruit des Gens est la compagnie
associée au Théâtre du Pont Neuf, Toulouse.

Partenaires : Théâtre du Pont Neuf – La Brique Rouge – Espace Job – Festival de Caves – Vallon de Culture (Aveyron) – Le Théâtre d'Aymare (Lot) – Lycée Français de Barcelone – Du Grenier A La Scène – Ville de Toulouse – Le Conseil Départemental de la Haute-Garonne

OU

Ou le monologue ébouriffé d'un curieux individu qui se présente sur un plateau de théâtre. Petit détail non sans importance, au-delà de l'apparente incongruité de son irruption, il est selon toute vraisemblance le propriétaire d'une bonbonne de gaz. S'ensuit une déroutante prise à partie où sous ses airs de séducteur-voyou à tendance mythomane, il tente, une heure durant, de faire partager aux spectateurs sa vision de la destruction du monde en général... et du théâtre en particulier...

FAUT QUE ÇA SAUTE !

AVANT PROPOS DU LÉGER POUR UN DIPTYQUE THÉÂTRAL NOMADE

Après avoir promené de bistrot en bistrot avec notre valise et deux projecteurs Au Bout du Comptoir, la Mer, la tentation grandissait de replonger dans l'écriture pleine de faconde méditerranéenne de Valletti. L'épreuve planétaire que nous avons traversée, ainsi que la période actuelle et ses tonalités maussades ont fini de me convaincre que l'heure était bonne d'ajouter un spectacle frère à ce premier opus.

PROPOS

SOUS L'APPARENTE LÉGÈRETÉ SE CACHE TOUJOURS L'ARRIÈRE PLAN

Cet insolent objet théâtral possède toutes les qualités d'un spectacle de fin d'abondance et d'une attente de jours meilleurs : Un seul acteur. Pas de décors : le personnage arrive dans un théâtre vide avec pour seuls accessoires une chaîne à cadenas et une bonbonne de gaz (vide, la bonbonne ! faut pas exagéré, au prix que ça coute !).

Adressé directement aux spectateurs, parce que les gens aiment bien qu'on leur parle quand même. Drôle, parce que les zygomatiques ont grandement besoin d'être restimulés. Abordant tout un tas de sujets du plus grave au plus futile, parce que l'air de rien, il y a toujours chez Valletti une jolie pudeur à aborder les choses qui fâchent, voire celles qu'on planquerait volontiers sous un épais tapis (l'échec, les trois huit, la solitude, le théâtre en prison, la prison donc, le paradis, la prise d'otage, le féminicide, le casino, les rêves brisés, les bonbonnes de gaz, le manque d'écoute, la pizza du coin, la désintégration du tissu social et son naturel réseau d'entraide mutuel, les bons chemins et les discutables, ...). Posant davantage de questions qu'apportant de réponses. On est au théâtre quand même, et ça reste une de ses fonctions... poser des questions !

Où le petit destin individuel révèle une histoire humaine et industrielle plus large, dont les plaies ne cicatrisent toujours pas...

Derrière l'opulence des diatribes et les bribes de cette vie que notre ami (les personnages de Valletti deviennent tou.te.s peu ou prou nos ami.e.s) étale devant nous, apparaît peu à peu le paysage dévasté que nos sociétés à bout de souffle, tentent inlassablement de replâtrer...

UN PRINCIPE DE TRAVAIL LA PAROLE BRUTE OU LA POÉSIE DES LAISSER POUR COMPTE.

Valletti a une certaine appétence pour ceux qui n'ont pas de place prévue dans ce monde qui va de l'avant, les égarés des grandes villes ou des petits matins pluvieux... Exclus du cercle de ceux qui savent mais qui se taisent, ils s'invitent alors dans le cercle de ceux qui parlent sans savoir, de ceux qui veulent suivre, coûte que coûte. Ils cherchent à comprendre, ils échafaudent des hypothèses, ils suggèrent des pistes. Et tout se complique encore davantage sous cet amoncellement d'opinions rapides, de vérités adoptées, de solutions expéditives.

Mais surtout ils parlent pour tenter de trouver au fil des mots, au détour d'une phrase, dans la confusion du babil, un début de raison de vivre. Ça parle de tout et de rien, pour combler un vide. De toute cette confusion jaillit une conviction que, tant qu'on ouvre la bouche, on existe. « Je parle, donc je suis ». Dans cette course folle de l'esprit pour tenter de saisir le réel qui échappe, dans ce carrousel de supputations, le cerveau va plus vite que les mots. C'est un langage égaré qui cherche frénétiquement une issue de secours. Les mots se pressent, se bousculent, se chevauchent, s'entrechoquent comme des casseroles cabossées accrochées au pare-chocs d'une voiture.

LE RÉEL SE DÉROBE ET LES MOTS RATENT IMMANQUABLEMENT LEUR CIBLE...

Voilà sans doute pourquoi Valletti a choisi le théâtre. C'est au milieu de la confusion des mots jetés pêle-mêle que l'acteur doit se débattre. Il piétine mais l'intrigue l'emporte de ça, de là, en haut, en bas, dans un sens, dans l'autre... On dirait la foire avec son Grand Huit qui secoue les gogos, les projettent contre les parois, les entraînent dans un tourbillon de vagues, dans une vertigineuse oscillation. Et, à la manière d'Hitchcock, le manège, devenu fou sous sa propre accélération, égare tout le monde (acteur, personnage, spectateurs), et explose dans un feu d'artifice d'étincelles et de flammes.

Après l'explosion, tout n'est que silence...

EXTRAIT :
ÇA COMMENCE COMME ÇA...

« C'est fini.
C'est vrai.
C'est étrange, non ?
Quelque chose qui commence par la fin.
Et pourtant, ça arrive.
La preuve...
Forcément, les gens, après, ils vont dire :
-Mais si c'est fini, on n'a qu'à s'en aller !
Eh bien ! Allez-y ! Ceux qui veulent partir, c'est le
moment ! Après ça sera trop tard !
J'aurai prévenu.
On ne pourra pas dire que je n'aurai pas prévenu.
(...)
Parce qu'après, je vais fermer les portes.
Et là, il sera plus question de sortir.
Vous serez enfermés.
Comme moi.
On sera enfermés ensemble. »

PRINCIPE POUR UN SPECTACLE CHEVEUX SUR LA SOUPE ET DENUÉMENT

La simplicité et l'horizontalité de la parole qui est portée ici, invite à écarter a priori toutes les logiques conventionnelles théâtrales habituelles. L'homme, tel un cheveu gras sur la soupe, fait une irruption dans un théâtre pour, semble-t-il, y convoquer autre chose que le spectacle qui était programmé ce soir-là. On ne saura jamais s'il a séquestré le personnel d'accueil du théâtre, les comédien.ne.s et les régisseur.se.s, mais tout porte à croire... qu'il n'a officiellement rien n'à faire là. Et que le dispositif scénique qui l'entoure n'est pas pour lui, ni pour ce qu'il vient y faire. Je le vois bien, pendant l'entrée des spectateurs, débarrasser le plateau de ce qui aurait dû servir au spectacle initialement prévu, et tranquillement y déposer son petit barda. Puis, à mesure que le château de cartes de son histoire se construit, aller indifféremment en coulisse, dans le local technique ou dans la salle, pour y piocher et installer ce dont il a besoin. A part quelques ustensiles, il est à parier qu'il finisse par tout débarrasser ou presque, pour que les effets théâtraux viennent au minimum interférer avec la vérité d'une parole qu'il revendique : parler... beaucoup... Et être écouter... un peu... Pour peut-être se faire l'écho sensible et délicatement bouffonnant d'un murmure auquel la Compagnie prête une oreille attentive : Le Bruit des Gens.

APPUIS DRAMATURGIQUES

Tiré de la préface de *Domaine Ventre* de Serge Valletti Édition Théâtre des Treize vents.

« Si l'on soumettait Serge Valletti aux délices du portrait chinois, à l'inévitable question : « Et si c'était un animal ? », je répondrais sans hésiter : « un crabe ». Car le bougre ne marche pas droit, et, avec lui, soyez en sûrs, tout va de travers. Ça vire, ça penche, ça verse et puis ça fiche le camp en sens inverse. Comme l'avoue son peintre amateur de *Au Bout du Comptoir, la Mer !* : « Je n'arrive pas à fixer, à l'aide de pinceaux et de couleurs, la réalité que j'ai sous les yeux. Ça dérape, quoi, ça dérape. » Très réjouissant « ça » qui exprime d'un même trait le pinceau et le réel. Le peintre est-il maladroit, ou le modèle mal droit ? Beckett l'avait prophétisé : « Au commencement était le malentendu et ainsi de suite » et Valletti poursuit : « C'est parti sur une fausse piste dès le départ, c'est ça le truc et après, eh bien, ça n'a fait qu'empirer. » Les personnages de Valletti essaient, pour rattraper leur retard, de trouver les meilleurs raccourcis. On l'a compris, le plus court chemin d'un point à un autre, c'est le détour. Et puisque le monde est tortueux, l'artiste mettra son point d'honneur à se « tordre en tout sens ». En contorsionniste, il tentera d'imiter les tours et détours d'un monde où même l'horizon est incurvé.

Et il réussira à rater !

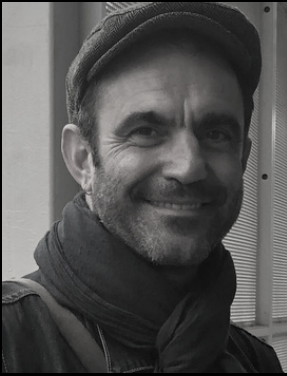
Tout l'art poétique de Valletti est là : réussir son ratage. Mais ce ratage complet entraîne le rire, non pas la moquerie : il appelle la tendresse, au contraire. Valletti aime les paumés de la vie, les perdus, les perdants, les perdus, ceux dont la vie reste floue, ceux qui ont été floués dès leur naissance. Ces gens- là n'arrivent même plus à se représenter ce qui leur arrive.

Une pièce de Valletti est un puzzle dont le motif échappe. Ses personnages semblent chercher un motif de vivre, car ils sont à côté de la plaque. Dans ce puzzle incomplet, l'acteur apporte « la pièce qui manque », non pour donner sens à l'ensemble mais pour incarner le manque ; non pour combler un vide, mais pour jouer avec le vide. L'acteur ne vient pas apporter sur scène une solution, mais de la dissolution, de l'errance. Le rôle qu'il croit posséder l'incite à se déposséder, car la vie file entre les doigts. L'acteur ne porte pas la pièce, il entre en elle comme une « pièce rapportée », un corps étranger, un cœur en exil. »

Jacques Nichet.

L'ÉQUIPE ARTISTIQUE

Olivier Jeannelle – Metteur en scène – Jeu



Formé au Conservatoire d'Art Dramatique d'Orléans entre 1985 et 1988. Il suit un Cursus Universitaire à Paris VIII, puis dans divers cours de théâtre à Paris, notamment à L'IAT Laurent Azimioara et à l'École de la Belle de Mai – Jean Christian Grinewald.

Entre 1989 et 1997, il co-fonde l'Empreinte Cie avec qui, entre Paris et la Lorraine (conventionnement DRAC), il explore un théâtre social et engagé. Il joue entre autres : V. Ravalec, J-L Bourdon, Molière, M. Langhoff, P. Martone, G. Perec, Zorilla, P.Turrini... A Paris, il joue aussi sous la direction de, J-G. Nordmann, D. Soulier et J-C Grinewald au Théâtre National de Chaillot dans les chutes du Zambeze ... Entre 1997 et 2003, il dirige la Cie Anapiesma installée en milieu rural. Il joue et met en scène P.Turrini, A. Jodorowsky, M. Aub, R. Kalisky, G. Lorca, X. Durringer, Y. Hunstad...Entre 2003 et 2008, il intègre le Groupe Ex-Abrupto – D. Carette au Théâtre Sorano, avec qui il joue Molière, A. Dumas, Petrone, B. Brecht, T. Williams, Peer Gynt d'Ibsen ... Il met en scène Les Caprices de Marianne de Musset, et co-met en scène avec D. Carette La Cerisaie de Tchekhov. Il joue aussi sous la direction de A. Lefèvre, M. Sarrazin, J.J. Mateu...

Entre 2008 et 2017, il co-dirige l'Emetteur Cie avec L. Perez. Ils créent ensemble La Secrète Obscénité de tous les jours de M.A de la Parra. En 2014 Il met en scène et joue Nunzio de S. Scimone, créé au Théâtre Sorano à Toulouse. Puis en 2016, il complète le diptyque par la création de Bar de Scimone. Il joue également en 2010, sous la direction de Laurent Pelly dans Funérailles d'Hiver de Hanokh Levin au Théâtre National de Toulouse puis au Théâtre du Rond-Point à Paris. Il co-fonde en 2012, Le Collectif Far, collectif d'acteurs, avec qui il crée la Fausse Suivante de Marivaux et Vania d'après Oncle Vania de Tchekhov. En 2017, il fonde la Compagnie Le Bruit de Gens avec qui il crée Au Bout Du Comptoir, La Mer ! de S. Valletti, ¡Ay, Carmela! de J. S. Sinisterra puis Requiem pour un paysan espagnol de Ramón J. Sender et dernièrement Si ce n'est toi de Edwaerd Bond. Parallèlement à ses activités de comédien et de metteur en scène, il participe à la coordination artistique du Théâtre du Pont Neuf à Toulouse (espace de création et de résidences de Compagnies) auquel la Compagnie Le Bruit des Gens est fédérée. Il y dirige plusieurs ateliers de créations, d'initiation et de formation théâtrale. Il enseigne l'art dramatique à LEDA (école de formation d'acteurs) à Toulouse depuis 2014.



L'ÉQUIPE ARTISTIQUE

Camille Petit - Complicité artistique

Élève à l'École de l'Acteur (L'EDA) puis au Conservatoire de Théâtre à Rayonnement Régional de Toulouse, Camille se forme durant cinq ans selon différentes approches et esthétiques. Mêlant une Licence Arts du Spectacle et Communication à divers projets de création en groupe ou des cartes blanches personnelles, elle s'enrichit au contact de metteurs en scène tels que Francis Azéma, Caroline Bertran-Hours, Pascal Papini, Sarah Freynet... Après avoir participé aux ateliers de création du Théâtre du Pont-Neuf, elle est cette année dans la prochaine création de la Compagnie le Bruit des Gens "Bérénice" de Jean Racine, dans lequel elle joue Bérénice. Elle porte également le projet "Gilgamesh" d'Anne-Marie Beeckman avec la Pépinière d'Artistes Après Demain avec Vanille Romanetti, en interprétation et en mise en scène. Elle participe, en co-metteuse en scène, à la création "Georges" d'Héloïse Chouette, d'après "Espèces d'Espaces" de Georges Perec. Elle interprète le rôle de Zoé dans la pièce "Colis Piégé", de la Compagnie Hétéroklite, qui tournera en France durant la saison 2023-2024.

Elle donne également des cours d'initiation au théâtre dans différents lieux à Toulouse.

BIBLIOGRAPHIE

L'homme révolté - Albert Camus ; Editions Gallimard 1951

Les Vies Vides - Elsa Godart - Armand Colin - 2022

L'ère du vide - Gilles Lipovetsky - Editions Gallimard - 1983

Discours de la servitude volontaire - Etienne D La Boétie - Editions Fayard

Récidive 1938 - Michaël Foessel - PUF - 2019

Sous France Parle / La misère du monde - Pierre Bourdieu - Editions du Seuil - 1993

Je hais les matins - Jean-Marc Rouillon - Editions Denoël Impacts - 2001

Germinal - Emile Zola - 1885

Reprise - film de Hervé Le Roux - 1997

BERNARD TAPIE ET LES PILES WONDER

"A Plein Gaz" de Serge Valletti inspirée par une réalité du territoire.

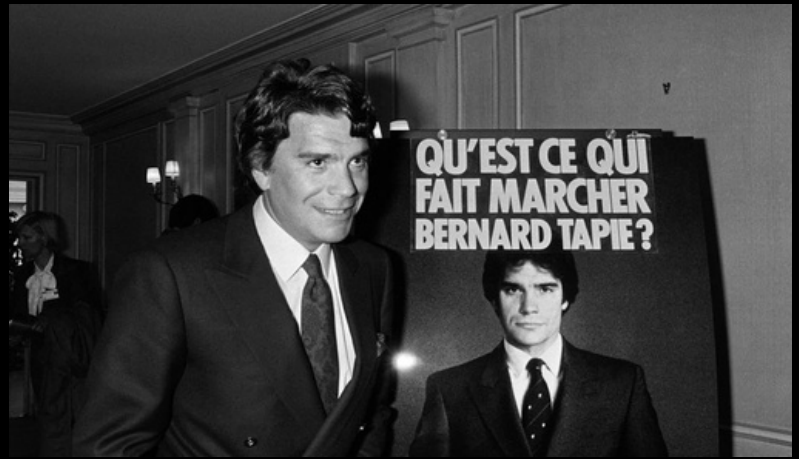
« Le Compagnie Tanit-Théâtre a passé commande à quatre auteurs (Eugène Durif, Bruno Allain, Christophe Tostain et Serge Valletti), lesquels, au terme d'une résidence en pays d'Auge, devaient écrire un texte ayant pour objet le territoire et la transformation de son histoire. Il avait été donné à chaque auteur un thème bien précis. Celui confié à Serge Valletti était : l'abandon de façon quasi mafieuse du dernier fleuron industriel et ouvrier de Lisieux. Ne pouvant pas venir résider sur place, il s'est inspiré des documents de presse que nous lui avons faits parvenir, retraçant une histoire humaine et industrielle. »

Eric Louviot – metteur en scène Cie Tanit-Théâtre 2010.

BERNARD TAPIE OU LE ZORRO DU MONDE ÉCONOMIQUE DES ANNÉES 80

« Quand on a vu Tapie arriver, jeune, 38 ans, dynamique. On s'est dit ça y est, il va tout modifier ça va être génial ».

Gisele Delamare, ancienne salariée de Wonder



« Bernard Tapie n'aura pas laissé que de bons souvenirs sur son passage à Lisieux, où il reste de l'homme d'affaire la friche Wonder. La fabrique de piles électriques fut déboulonnée moins d'un an après sa reprise. En 1984, Tapie est un businessman à qui rien ne résiste, la star des repreneurs. On le surnomme même Zorro dans le milieu économique. C'est dire s'il suscite l'espoir des près de 250 salariés de l'usine Wonder de Lisieux, en crise depuis deux ans. Wonder, au départ, est une entreprise fondée à Paris en 1914 par la famille Courtecuisse. Elle fabrique des piles salines, et fournit notamment les armées françaises et anglaises durant la Première guerre mondiale. Le succès arrive avec la démocratisation des transistors. La fabrication s'implante en Normandie, où trois usines sortent de terre, à Louviers, Vernon et Lisieux. Wonder détient alors plus de 37% du marché, loin devant Mazda pour ne citer qu'eux. D'autres fabriques Wonder s'implanteront plus tard dans la région, notamment à Dieppe et à Caudebec-lès-Elbeuf.

UN EMPIRE ÉNERGÉTIQUE NAÎT... POUR QUELQUES DÉCENNIES SEULEMENT.

Au début des années 70, l'avènement des piles alcalines rend obsolète la technologie française. Dépassée par la concurrence internationale, Wonder dévisse, les plans sociaux arrivent. A Lisieux, 25% des salariés prennent la porte entre 1982 et 1984. Alors, quand Bernard Tapie débarque avec son énergie et ses grands sabots, tous croient en un rebond. Mais l'entrepreneur n'est pas là pour faire dans le social. Son crédo, c'est l'achat-revente et le bénéfice. Rapidement, il entreprend une profonde restructuration de Wonder. Pour le grand public, cela prend la forme d'une publicité mythique dans laquelle Bernard Tapie apparaît et scande qu'il « marche à la Wonder ». Derrière le clinquant du spot réalisé par Jacques Séguéla, il y a le revers social. En France, 600 salariés se retrouvent sur le carreau. A Lisieux, l'usine ferme, tout simplement. Les 244 employés de la fabrique ont beau manifester durant une semaine, rien n'y fait. Sur les cadavres de ces salariés, Tapie, lui, jubile. L'action de Wonder a pris 560% en quelques mois !

LIQUIDATION ÉCLAIR ET PLUS-VALUE RECORD

« Il nous a dit qu'il ne pensait non pas rattraper les concurrents, mais les dépasser. »
Patrick Lepeltier, ancien salarié de Wonder

Le scénario de Lisieux se reproduit un an plus tard à Saint-Ouen, le siège historique de la marque de piles, où 270 licenciements sont annoncés en septembre 1985. Bernard Tapie ne fait pas le sale boulot, il le laisse à Gilbert Bréton, son bras droit chez Wonder, qui se retrouve séquestré durant 24 heures. Sans résultat pour les salariés là non plus. Quatre ans plus tard, en 1988, le businessman français se lance dans la politique et revend Saft-Mazda-Wonder à l'américain Ralston Energy Systems, père d'Energizer. Bernard Tapie récupèrera dans l'affaire 480 millions de francs, soit une plus-value de 73 millions d'euros ! La dernière usine Wonder persistante, à Louviers, met la clé sous la porte en 1994. Aujourd'hui, on trouve encore quelques piles électriques de la marque française en Afrique noire. Quant à l'usine de Lisieux, elle est longtemps restée une friche industrielle, jusqu'à l'année dernière. Comme un pied de nez à la vie de Bernard Tapie, la nouvelle cité judiciaire y a été inaugurée en septembre 2020. »

Radio France - Nolwenn Le Jeune
France Bleue Normandie - calvados-2021.



Le tribunal judiciaire de Lisieux s'est installé en septembre 2020 dans l'ancienne usine Wonder.